

Marie VIROLLE*

LE STREET ART ACCOMPAGNE LE MOUVEMENT POPULAIRE

Parallèlement au Pop art, le Street art fleurit partout en Algérie, souvent collectif, ouvert aux jeunes femmes, ayant contribué à préparer et accompagnant le mouvement populaire de contestation massive pour une deuxième République, mouvement pacifique et joyeux que la jeunesse a initié en ce printemps 2019.

Le Street Art est déjà ancien en Algérie : le « tunnel des Facs » à Alger ou les escaliers de la rue Saadane en sont ornés depuis longtemps. Dès la fin des années 90 on découvre AKM CREW, ce groupe créé par Harba, le premier leader du graffiti algérien, qui transformait les espaces publics de Tizi Ouzou et d'Alger en espaces de création. Puis se fit connaître AMOHN CREW, groupe originaire de Tizi



Akbou, tag sur le mur de l'association *Étoile culturelle*.

Ouzou, qui a souvent puisé son inspiration dans les œuvres d'AKM. On peut trouver leurs graffs présentant des messages sociaux ou politiques un peu partout à Tizi Ouzou. KLASH 16 — qui est parti ensuite en France — a tagué tout Alger de ses pochoirs, par exemple avec son célèbre graffiti *Octobre 1988* ou le pastiche *Tox we can*. Il déclarait : « La liberté, on te la donne pas, tu l'arraches... ». En 2012, les ateliers *Wabrachate*, avec les artistes Karim Sergoua, Sarah El Hamed et Noureddine Haddouche ont incité, au cours de performances urbaines, les jeunes artistes à sortir au grand jour.

Au Festival Dak'art de 2014, l'artiste algérienne Fatima Chafaa montre, par des photos, le « CLI » algérien, inspiré du graffeur français du même nom ayant imposé son style unique dans le monde du graffiti. Ce nouveau CLI avait recouvert les murs des quartiers populaires d'Alger. La légende (urbaine...) voulait que le CLI algérien soit un *harraga* ayant tenté sa chance à Marseille mais ayant été expulsé... Dans le catalogue de l'exposition *La nouvelle scène artistique algérienne* de cette biennale de Dakar l'artiste Mourad Krinah, « l'esthète du collectif Box 24 »¹¹⁴ écrit que « les graffitis se répondent et véhiculent souvent des messages politiques clandestins dans des situations de tensions sociales et politiques ». Ce collectif, actif depuis 2008, a organisé des manifestations avec d'autres collectifs, comme « anaabaartscene », pour offrir « une alternative (...) en explorant une imagerie qui dénote face aux modèles dominants »¹¹⁵.

La même année 2014 en décembre l'artiste franco-tunisien El Seed réalise une « calligraphiti » sur la façade d'un immeuble de la rue Didouche. Cette œuvre a réuni les artistes algérois du Street art. Parmi les figures marquantes de ces dernières années, se distingue El Panchow qui, avec ses œuvres



El Panchow, Garidi, Alger.

* Anthropologue et écrivaine. A publié plusieurs ouvrages et des dizaines d'articles sur la culture algérienne. A dirigé la rédaction de la revue *Algérie Littérature / Action* de 1996 à 2017.

¹¹⁴ Hajar Chokāiri, 11 octobre 2015, *OnOrient.com*

¹¹⁵ *Id.*

percutantes, recouvre les murs de quartiers d'Alger et de sa banlieue (Kouba, Garidi...) ou les plages de La Madrague.

Ahmed Amine Aïtouche, artiste qui a lui aussi choisi la rue pour s'exprimer, déclarait en 2016 au journal *Liberté*: «Le Street art est pour nous la pratique de notre liberté intellectuelle, sociale et culturelle». Depuis l'âge de 13 ans, de la terrasse de son grand-père à Sétif au mur d'escalier de l'Institut Français d'Alger, il a toujours privilégié les murs, en ville si possible. «Ahmed Amine Aïtouche a appris à se mouvoir rapidement pour échapper (...) aux mains des policiers»¹¹⁶. D'où son surnom de Sneak («se faufiler», en anglais).

La photographie a voulu, elle aussi, envahir la rue: le 5 juillet 2016, jour anniversaire de l'Indépendance, le photographe Youcef Krache a pris l'initiative d'organiser hors les murs une exposition de 220 photographies représentant des scènes de vie algérienne, le long de la rue Didouche à Alger. Son but était de «rendre plus accessible l'art aux Algériens et d'établir une communication, un partage autour de la photo». Au bout de trois heures, la police est venue arracher les œuvres...

«De Tindouf à Annaba en passant par Jijel, les artistes algériens peignent leur quotidien et revendiquent l'expression de leurs consciences sociales»¹¹⁷. L'art urbain, art mal-aimé, art hors la loi, est venu



bousculer les conformismes, interpeller les habitants, prouver que l'audace est possible, secouer la placidité et la crainte. Les jeunes artistes ont éprouvé un besoin vital de s'exprimer, de témoigner, d'habiller aux couleurs de l'espoir une routine dure, terne et bloquée, de faire irruption, effraction sur la scène publique, pacifiquement, en beauté. En ce sens ils préfiguraient et annonçaient le grand mouvement qui anime les millions de gens défilant à leur tour dans les rues.

Sur une vidéo de Ruptly.tv publiée en ligne le 1^{er} avril 2019¹¹⁸, l'on voit des jeunes gens, filles et garçons, qui peignent des murs dans une rue d'Alger: calligraphies, slogans en arabe et en français, scènes quotidiennes ou imaginaires, visages. L'un d'entre eux dit: «On est venu ici pas seulement pour peindre mais pour exprimer le mouvement de Révolution qui se passe en ce moment, pour montrer que le peuple algérien sait s'exprimer pacifiquement». Un autre explique: «On s'est rencontrés par hasard, étudiants et d'autres jeunes. On a voulu graver le moment, pour que ça reste, et l'objectif c'est de généraliser l'idée de liberté d'expression. Beaucoup de gens ont encore peur de s'exprimer, de se montrer: c'est un geste d'encouragement». Une jeune fille ajoute: «On est venus là pour manifester pour une nouvelle Algérie».

Et le même phénomène a lieu partout dans le pays!

12 avril 2019.



Bejaïa, avril 2019 (photos Lounis Chaabane).



¹¹⁶ Nedma Rondeleux «Ahmed Amine Aïtouche, l'enfant de Belouizdad n'en finit pas de se faufiler entre les murs», *HuffPost Algérie*, 10 avril 2015.

¹¹⁷ Asma Benazouz, *Liberté*, juillet 2015.

¹¹⁸ <https://ruptly.tv/en/videos/20190401-026>